

IVY POCHODA

L'autre côté des docks



LIANA LEVI

*«Un grandiose opéra
urbain. Réaliste et
magique.»* **Dennis Lehane**

L'été est une fête pour tous les autres. L'été appartient aux jeunes branchés fraîchement installés qui sortent en masse du bar en bas de la rue, avec leurs baskets usées et leurs jeans tachés de peinture. Aux familles portoricaines, avec leurs barquettes d'aluminium remplies de viande, qui envoient des signaux de fumée dans les airs. Et même aux vieux assis devant l'association des anciens combattants, qui regardent le quartier défiler sous leurs yeux.

Val et June sont allongées sur le lit de Val, au premier étage de la maison familiale, dans Visitation Street. En attendant que la nuit se dessine, les filles observent sur le trottoir d'en face la rangée soignée de maisons en brique à deux étages.

Malgré les vingt numéros de garçons que June a dans son téléphone portable – dix qu'elle embrasserait volontiers et dix dont elle est sûre qu'ils meurent d'envie de l'embrasser –, les filles sont seules. June fait défiler son répertoire pour trouver quelqu'un qu'elle aurait oublié. Ses ongles vernis cliquettent contre l'écran. Si elle continue, la batterie sera morte avant minuit, du moins, c'est ce que Val espère.

Les filles ont encore passé la journée à travailler à la garderie Notre-Dame-de-la-Visitation, laissant l'été filer pendant qu'elles s'occupaient d'un troupeau de bébés. Elles ont raté la piscine municipale et les jets d'eau des bouches

d'incendie. Elles n'ont pas pu s'asseoir sur le perron en bikini. Elles n'ont pas vu le passage de l'après-midi au soir, la lente mutation entre traîner et sortir. Mais elles ont gagné un peu d'argent qu'elles dépenseront quand elles seront assez grandes pour s'acheter quelque chose d'intéressant. À quinze ans, tout ce qui semble intéressant est encore hors d'atteinte.

Visitation Street fait partie des jolies rues de Red Hook, un coin résidentiel de Brooklyn avec ses arbres alignés, sur la rive à majorité blanche du quartier. Séparé des majestueuses bâtisses en pierre brune de Carroll Gardens par la voie rapide, Red Hook forme une langue de terre d'environ deux kilomètres échouée tout au sud de Brooklyn, là où l'East River se jette dans la baie. Au milieu du quartier, Coffey Park sert de frontière entre les docks à l'abandon sur le « devant » et la forteresse des cités et des supermarchés low-cost « à l'arrière ».

Tout autour des filles, la nuit se réchauffe. Les perrons se peuplent de nouveaux habitants dans leurs vêtements vintage ou d'hommes grisonnants qui inspirent l'air entre leurs dents comme si cela pouvait leur apporter de la fraîcheur. Encore une nuit brûlante dans une longue suite de semaines torrides. Aujourd'hui, la piscine était bondée, le béton transformé en mosaïque de serviettes colorées. Les casernes de pompiers, « les Hollandais volants » et « les gardiens de Brooklyn », ont enchaîné les heures supplémentaires, quadrillant le quartier pour fermer les bouches d'incendie ouvertes illégalement et envoyer les enfants se rafraîchir ailleurs. Les gens s'efforcent de maintenir entre eux une certaine distance. À ce stade de l'été, chacun a mis au point sa méthode anti-chaueur : un linge trempé enroulé autour de la tête, un minuscule ventilateur collé au nez, une bière glacée avant le déjeuner.

Dans le jardin, Rita, la sœur de Val, et sa bande ont pris d'assaut la piscine hors-sol ; ils fêtent depuis deux mois la fin du lycée. Devant la maison, le sol est jonché de cannettes de bière et de bouteilles de boissons alcoolisées qui roulent sur les pavés. Val et June sont restées un moment en marge de la fête. Mais la conversation a dérivé vers des sujets qu'elles n'étaient pas censées connaître et Rita a fini par les renvoyer à l'intérieur.

« T'as vu le mec sur la chaise longue ? a commencé June pendant qu'elles montaient les escaliers. Il m'a peloté le cul. Il l'a carrément attrapé. » Sous son indignation, elle exulte.

« Je crois plutôt que ton cul s'est posé dans sa main », répond Val.

Les formes de June s'évalent partout ces temps-ci, surtout là où elles n'ont rien à faire. Font sauter les boutons de son uniforme ou dépassent de ses shorts trop courts. Les deux filles autrefois assorties semblent aujourd'hui taillées dans des matériaux complètement différents. Val, dont la peau blanche paraît repousser le soleil, est tout en roseaux et brindilles, pareille aux arbrisseaux tristes du parc qui poussent droit sans faire de feuilles. June, dotée d'un teint doré même en hiver, allie douceur et souplesse, comme si elle avait été façonnée dans de l'argile ou de la pâte à gâteau.

Quelque part, il doit bien y avoir des garçons attirés par ses membres secs comme des tiges de bambou, pense Val, mais à Red Hook, tout le monde préfère les formes généreuses de June, ses seins élastiques et ses fesses qui semblent se remodeler pendant la nuit pour offrir chaque jour aux habitants un nouveau spectacle. Même ses boucles brunes tressautent et s'entortillent avec malice. Les cheveux de Val, d'un blond paille banal, sont à ses yeux dépourvus d'éclat.

Val sait que leurs jeux d'enfants touchent à leur fin. À la rentrée, elles devront aller à des soirées, parfaitement

stylées, coiffées et maquillées. Mais parfois Val ne peut pas s'empêcher de faire l'idiote. Après une journée enfermée à la garderie, elle a envie de faire des bêtises. Pas une de ces bêtises évidentes comme chourer une bouteille d'alcool sucré ou piquer une cigarette. Elle imagine plutôt un coup secret auquel elles pourront penser plus tard, quand elles seront sur le canapé d'un garçon, un peu soûles ou pour-quoi pas en train de planer.

La fenêtre est grande ouverte. June s'est assise tout près et se lève d'un bond dès qu'elle entend des pas. Elle écarte les bras et s'accroche au cadre.

«Je suis prête à prendre mon pied, crie-t-elle à qui veut bien l'entendre. Ça va chauffer ce soir!» Elle se déhanche et bombe la poitrine. Les coutures de son short se tendent. Si June se cambre encore d'un centimètre, tout va exploser, craint Val. «Je vais leur montrer comment faut faire, moi!» claironne-t-elle.

La posture de June rappelle à Val un sac de pop-corn gonflé au micro-ondes. Elle se jette sur son lit, inondant la rue de son rire.

«Bébé, dit June. Tu rigoles comme un bébé.» Elle quitte la fenêtre et s'affale sur le lit tout en gardant ses distances. Elle inspecte ses ongles et sort son téléphone. «Si on faisait un truc?

– On pourrait camper sur le toit», propose Val.

June ne lève pas les yeux.

«Ou regarder un film.

– Tu veux que tout le monde nous prenne toujours pour des bébés.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à regarder un film.

– Je vais nous chercher à boire», annonce June en se levant.

Cinq minutes plus tard, elle réapparaît munie d'une bouteille à moitié vide de cocktail alcoolisé.

« T'as ramassé une bouteille entamée ? demande Val.

– J'ai bu la moitié en montant.

– On pourrait sortir le canot, propose Val. Ce serait un truc. »

June finit la bouteille.

« Elles sont débiles, tes idées.

– Ta seule idée, c'est de piquer à ma sœur une bouteille à moitié vide.

– Va chercher le putain de canot », ordonne June.

Elle lève le menton, jette ses cheveux en arrière et souffle la fumée d'une cigarette invisible.

« Arrête de faire ta pute », dit Val.

Le canot pneumatique leur a été offert par une bande de mecs plus âgés qui les ont taquinées et draguées à la piscine le week-end dernier. Elles ne voyaient pas ce qu'elles feraient d'un canot gonflable en plastique rose, mais elles ont accepté leur trophée. Ce soir, bouillonnante après une journée enfermée, Val découvre l'utilité de l'objet. Elles vont flotter dans la baie, se rafraîchir et voir un peu ce qui se passe là-bas.

Les filles descendent dans la rue ; à chaque pas, le canot rebondit maladroitement contre leurs jambes.

« C'est ton canot, t'as qu'à le porter », déclare June en lâchant son côté.

Les odeurs de la fin de l'été planent dans l'air – égouts fétides, viande grillée et eaux stagnantes dont les effluves se répandent dans Red Hook en toutes saisons. La nuit résonne des bruits des habitants ; des rires dévalent des fenêtres et les enceintes s'envoient des musiques rivales. Les filles approchent de Coffey Park, à l'extrémité des cités de Red Hook. June marche devant, à quelques pas de Val qui porte toujours le canot. Val laisse June avancer sans savoir

quoi penser de son déhanché et de la façon dont elle secoue sa queue-de-cheval comme si elle était la reine du quartier. Au bout du parc, la vieille usine de bagages a été reconvertie en lofts et de l'autre côté, se dresse la première tour des cités, avec au milieu, un champ ravagé de terrains de basket et de barbecues.

Les bancs du parc sont pleins, transformés pour la plupart en sonos pour les nouveaux rappeurs dont les rimes sont régulièrement étouffées par la ligne de basse des voitures qui passent. Regroupées près des baffles, des filles en habits moulants fluo, enveloppées comme des paquets cadeaux, se balancent et s'entrechoquent en rythme. June et Val envient leurs gigantesques boucles d'oreilles, leurs voix alanguies, le style mortel de leurs débardeurs et la coupe moulante de leurs shorts, leur façon de traîner dehors tard et de faire du bruit.

Parfois, le dimanche, après la messe à Notre-Dame-de-la-Visitation, June et Val fuient leurs parents. Téméraires en plein jour, elles traversent Coffey Park et pénètrent au cœur des cités jusqu'au Tabernacle – une église gospel, au rez-de-chaussée d'un immeuble, dans une ruelle isolée où elles ne sont pas sûres d'être les bienvenues. Au printemps et en été, les portes ouvertes leur laissent entrevoir le sol en lino et les chaises pliantes de la petite pièce éclairée aux néons. Elles connaissent certains membres de la chorale qui étaient à l'école primaire avec elles avant qu'elles ne soient envoyées à l'école catholique, de l'autre côté de la voie rapide.

Cette nuit-là, elles n'ont pas le courage d'entrer dans le parc. Elles en longent les contours. Val surprend June en train de rouler la ceinture de son short pour le rendre plus court.

« Tu peux porter n'importe quoi. Tu serais sexy même dans un sac en papier, lui a dit June l'autre jour. Moi, j'ai tout ça à gérer, a-t-elle ajouté en attrapant ses seins. Tu les connais, mes boulets. »

En ce moment, June n'a pas l'air de considérer son corps comme un boulet. Elle ralentit devant chaque banc, libère des mèches de cheveux prises dans les anneaux argentés de ses oreilles, ajuste son haut de maillot de bain sous sa chemise. Val rôde derrière, à moitié éclairée par le faisceau jaunâtre des réverbères, précédée par son ombre longue et maigre.

Il y a une fille, dans l'un des groupes, que June connaissait petite, quand elle allait à l'école publique. Monique est assise sur le dossier d'un banc près de l'entrée du parc. À l'époque, les trois amies jouaient ensemble dans la cave des Marino à assembler des meubles cassés pour construire des châteaux, des vaisseaux spatiaux et des navires. Elles se déguisaient avec les habits de Rita et faisaient claquer les escarpins trop grands sur le sol de la cave, le visage enduit de maquillage. De temps en temps, elles allaient chez June manger les esquimaux à l'orange que faisait sa grand-mère et cracher des noyaux de cerises depuis la fenêtre du premier. Elles ne sont jamais allées chez Monique, dans une des tours des cités.

« Salut, Monique, lance June. Monique !

– On t'appelle, Mo », dit l'un des gars. Il balance une bouteille embuée entre ses mains et s'essuie les paumes sur son short de basket extra-large. Monique scrute June et Val. « Tu ne proposes pas à tes copines de se joindre à nous ? demande le gars en offrant la bouteille à Monique.

– Non », répond-elle en tournant la tête.

June reste immobile, mais Val poursuit sa route et la percuté avec le canot.

« Fais gaffe », dit June.

Le gars tend la bouteille à June. « T'as soif ? »

June hésite, se balance d'un pied sur l'autre. Val sait qu'elle essaie de croiser le regard de Monique pour voir si

elle est d'accord. Mais Monique l'ignore toujours et rigole avec une bande de filles plus âgées.

« T'as soif? » répète le gars après avoir bu une gorgée de la bouteille qu'il tend à nouveau vers June.

Il se passe la langue sur les lèvres et montre ses dents. Deux sont en or incrustées de diamants. Les cristaux renvoient la lumière, lui donnant un sourire de citrouille d'Halloween. « Ouais. J'en étais sûr », dit-il en hochant la tête. Il jette la bouteille vide sur la pelouse.

« Tu m'en as pas laissé? demande Monique en lui donnant un coup dans la jambe.

– Je savais pas que t'en voulais. »

Ils dévisagent Val et June.

« Viens, on se casse, dit Val.

– Pourquoi t'es si pressée? » raille June.

Val sait que Monique et sa bande sont prêts à exploser de rire. Elle saisit June par le poignet et l'éloigne du parc.

« T'as vu comme il nous a regardées? » commence June.

Val prend le bras de son amie. « Carrément. »

Tout en marchant, elles apprivoisent les codes et les rythmes de Monique et sa bande. Emploient des mots qu'elles n'oseraient jamais prononcer chez elles ou à l'école. S'appellent « meuf ». Éprouvent un soulagement nerveux à chaque grossièreté. Attendent des réprimandes qui n'arrivent pas. Parce qu'elles sont seules dans la rue à présent. Elles longent la cité et parcourent les sombres rues pavées qui mènent à l'eau, avec pour seule compagnie les lampadaires éteints et les entrepôts abandonnés.

La lune est haute et pleine. Les dernières lumières des tours sont dans leur dos. Les bruits estivaux et les conversations du parc se sont évanouis, alors elles parlent plus fort, élèvent la voix pour braver le silence. Elles agitent les bras, font de grands gestes pour repousser les ombres qui

dépassent des portes défoncées et des carreaux brisés. Elles connaissent les rumeurs, mais essaient de les oublier: les meutes de chiens sauvages enragés qui se reproduisent dans la raffinerie de sucre abandonnée, les camés hagards, les SDF, les fous.

Non loin de la rive, au milieu d'un ensemble de bâtiments désaffectés envahi de mauvaises herbes et de déchets, un bateau de pêche délabré est amarré aux décombres. Les herbes frémissent au passage des jeunes filles. Elles pressent le pas. Entendent un sifflement venu du bateau, se retournent et aperçoivent Cree James, un jeune des cités qui traînait avec Rita avant que les parents de Val ne mettent fin à leur amitié. Il est beau – un visage rond, de grands yeux et des pommettes saillantes. Il se rase la tête pendant les mois chauds de l'année.

Assis à la proue du bateau, ses jambes pendent vers le sol crasseux.

« Vous allez où, les filles ?

– Quelque part, répond June.

– Comment ça se fait que tu sois tout seul ? demande Val.

– J'ai des choses à faire.

– On dirait pas, commentent les filles en chœur.

– Qu'est-ce que vous en savez toutes les deux ?

– On sait des choses, répond Val.

– Comme quoi ?

– Plus que tu crois, répond June.

– Ah ouais ? » Cree tape des pieds sur la coque du bateau.

« Ouais, ajoute June en enroulant ses doigts autour du grillage en fer qui sépare le terrain de la rue. T'as qu'à essayer de le découvrir. »

Val plante un doigt dans la hanche de June.

« Tu parles un peu trop pour une nana de quatorze ans, commente Cree.

– Quinze.
– Tu parles trop quand même.
– Alors tu veux pas t'éclater avec nous? demande June.
– On m'attend quelque part, répond Cree en secouant la tête.

– Dommage. On sait où y a de l'action», ajoute Val.

En temps normal, Val est nerveuse quand elle flirte avec un mec de dix-huit ans, même pour rire. Mais ici, sur ce territoire inconnu, elle se sent plus audacieuse.

«J'en doute pas, dit Cree.

– On est sur un coup», ajoute June.

Les filles s'éloignent. June perd son ton aguicheur. Val sent qu'elle se détend et commence à entrer dans leur aventure.

«On sait où ça se passe, dit Val.

– On sait comment ça se passe.

– On gère.»

Cree regarde les filles disparaître dans la rue noire, le canot rose entre elles deux. Quand elles étaient petites, elles traînaient avec sa cousine Monique, à l'époque où Rita et lui étaient proches, avant que les parents de cette dernière ne lui apprennent qu'un gosse de la cité n'avait rien à faire avec une fille du front de mer. Il ne s'attendait pas à voir Val et June rôder dans cette partie de Red Hook, surtout si tard. En général, le soir, il a ce coin pour lui tout seul. Même les habitants des cités ne s'aventurent pas ici la nuit. Et personne ne fait attention au bateau ancré au milieu des herbes, encore une épave de l'ancien quartier historique, du monde disparu des docks et des débardeurs.

Mais ce bateau de pêche en ruine n'a appartenu à aucun des types qui s'agglutinent devant l'association des anciens combattants ou dans le dernier bar des docks. Il appartenait

à Marcus, le père de Cree, qui l'avait récupéré dans une casse du New Jersey. Le bateau est en cale sèche depuis que Marcus, alors gardien de prison, a pris une balle perdue dans la rue – un dommage collatéral de la guerre des gangs aujourd'hui en latence. Cree imagine que le bateau doit être à lui maintenant.

Gloria, la mère de Cree, est convaincue que l'esprit de Marcus rôde encore à l'endroit de la cour où il est tombé. Elle va souvent là-bas avec un thermos rempli de thé glacé. Mais Cree n'y croit pas. Aucun fantôme, encore moins celui de son père, ne se donnerait la peine de revenir hanter un banc public. Par contre, un capitaine ne quitte jamais son navire. Un jour, Cree espère remettre le bateau à l'eau dans la baie et emmener son père plus loin qu'il n'est jamais allé de son vivant.

Certains soirs, Cree se laisse croire qu'il voit l'ombre de son père avancer à travers les herbes et monter à bord. Il l'imagine en train de se glisser dans la minuscule cabine pour prendre la barre. Puis il fait comme si Marcus et lui traversaient l'Upper Bay pour rejoindre Jersey City où ils ont un jour longé un autre quai pavé à l'air désolé. La même odeur d'eau et de vase, le même fracas du vent contre les immeubles déserts se répandaient sur la berge. Mais il n'y avait pas de cité là-bas et personne n'avait jeté à Marcus et à Cree le moindre regard signifiant qu'ils n'étaient pas à leur place.

Pendant la traversée du retour vers Red Hook, Cree s'était surpris à scruter l'autre rive pour essayer de repérer au loin sa cité au milieu de la masse grise de Brooklyn. Étrange, comme une courte distance suffisait à rendre son quartier méconnaissable. Comme s'il n'en avait jamais fait partie.

Cree n'arrive pas à se concentrer suffisamment pour convoquer Marcus. Les filles ont peut-être effrayé le fantôme.

Cree saute de la proue et atterrit dans les herbes et la poussière. Il va chercher son seau et sa canne à pêche derrière le bateau et part dans la rue, suivant pas à pas les échos laissés par Val et June.

Sa démarche est lente. Ses épaules s'affaissent comme si la gravité était trop forte pour lui. Il arrive au bout de Columbia Street où il aspire les effluves de la baie, mélange d'essence et de poisson. Il se dirige vers la jetée oblique du port qui surplombe l'Erie Basin. Contourne les voitures de la fourrière et avance jusqu'à l'endroit où la jetée fait un crochet en sens inverse. Il s'assoit et balance ses jambes au-dessus de l'eau, regarde, au-delà des remorqueurs amarrés, le chantier naval à l'abandon et les vestiges de la raffinerie de sucre qui a brûlé avant sa naissance.

Cree aime le sentiment de fin du monde que lui donne l'endroit, l'impression qu'il ne peut pas aller plus loin et que personne ne le trouvera jamais. Le bruit métallique des bouées qui tanguent, le bruissement de l'eau, l'absence de voix et de réverbères et le rayon de lune qui baigne le décor permettent à Cree d'imaginer la vie à la campagne. De là, il peut se retourner vers son quartier et ne plus le voir.

Quand il était plus jeune et naviguait dans la baie avec son père, il rêvait souvent des destinations où le courant pouvait les mener. Mais ces derniers temps, il peine à imaginer un monde au-delà des « M » jumeaux du Verrazano et de la bosse unique du Bayonne, les deux ponts qui enclosent son horizon.

Il jette sa canne à l'eau. D'ici, il observe les dessous cachés de Red Hook. Il a surpris des gens en train de jeter une voiture en feu dans la baie, il serait prêt à jurer qu'il a vu passer un bras sur les flots, fripé et bleu comme une créature marine. Il a vu des gens pêcher des poissons pour les faire cuire dans une vieille poubelle rouillée, des femmes faire

des passes à l'arrière d'une barque, deux hommes d'origine asiatique dans des combinaisons de plongée munis de masques, tubas et harpons. Il a vu toutes sortes de radeaux de fortune faits de débris et de bois flotté.

Il guide sa ligne à travers les eaux pour l'éloigner d'un paquet d'algues et de déchets qui flotte près du bord. Il rejette toujours ses prises. Mais les poissons font la grève ce soir et l'eau paraît sale et vaseuse. En bas, les rochers sont recouverts d'une mousse crasseuse. Même les moteurs des remorqueurs ont l'air de râler, hoquetant contre les flots sans trouver le repos.

Mais là où il ne devrait entendre que le clapotis de l'eau et le bruit métallique des remorqueurs, Cree distingue des voix. Il remonte sa ligne et imagine que tout près, Val et June se moquent de lui. Il se redresse et tourne sur lui-même comme s'il allait effectuer un tir en suspension vers un panier de basket. Soudain, les voix disparaissent, le laissant seul face à la nuit à se demander s'il n'a pas rêvé.